Journée diocésaine des accompagnateurs.

L'accompagnement des catéchumènes et des recommençants.

Saint-Paul, dimanche 8 novembre 2026, 9 h 00 – 11 h 15. P. Jean-Yves Payet.

Ouverture

Vous accompagnez déjà. Je ne viens donc pas vous apprendre un métier. Je viens relire avec vous ce que vous vivez, l'éclairer par l'Écriture et par la Tradition de l'Église, et l'affermir.

Notre chemin ce matin sera simple. Nous partirons d'une expérience, la vôtre. Puis nous découvrirons que Dieu lui-même accompagne son peuple. Nous verrons comment l'Église l'a vécu au fil des siècles. Et nous reviendrons à aujourd'hui, à ce que vous vivez avec les catéchumènes et les recommençants.

Partie 1 : un témoignage par groupe

Nous commençons par un temps en petits groupes, mais d'une manière un peu particulière. Dans chaque groupe, **une seule personne va témoigner, et les autres vont écouter**. Nous allons vivre ensemble une expérience d'écoute.

Voici la question : **quand ai-je vécu une vraie expérience d'accompagnement ? Quels en ont été les éléments clés ?**

Nous procéderons ainsi. D'abord une minute de silence : chacun cherche intérieurement son expérience. Puis une personne se propose et raconte, pendant cinq minutes environ, sans être interrompue. Ensuite, les autres peuvent poser des questions, mais seulement pour mieux comprendre : « qu'entends-tu par… ? », et non « pourquoi n'as-tu pas… ? ». Enfin, le groupe retient **un, deux ou trois verbes** qui caractérisent ce témoignage. Le rapporteur les note sur un papier et les garde : nous y reviendrons à la fin de la matinée. Nous ne ferons pas de remontée maintenant. Rapporteurs, gardez précieusement vos verbes : ils vous seront demandés à la fin de la matinée.

Trois règles : on écoute sans juger ; on ne cite aucun nom ; ce qui est dit dans le groupe reste dans le groupe.

Partie 2 : Dieu qui accompagne

Avant d'être notre affaire, l'accompagnement est la manière d'être de Dieu. Il n'a pas attendu nos services diocésains pour accompagner ! Le Directoire pour la catéchèse, publié en 2020, parle d'une « pédagogie divine ». Dieu ne se révèle pas d'un seul coup, du haut d'un nuage. Il se révèle

en marchant avec les hommes, à leur rythme, à travers leur histoire. Toute catéchèse, tout accompagnement, ne fait qu'entrer dans ce mouvement-là. Tout accompagnateur chrétien s'inscrit dans le mouvement d'un Dieu qui accompagne son peuple, au service de l'annonce de la Bonne Nouvelle du salut dans la vie des catéchumènes et des recommençants.

Je vous propose donc de regarder comment Dieu accompagne. Et pour nous guider, je vous donne cinq verbes.

Appeler. Rejoindre. Écouter. Conduire. S'effacer. Vous verrez qu'ils décrivent d'abord ce que Dieu fait, et ensuite seulement ce que nous sommes appelés à faire.

Dieu accompagne son peuple.

Premier tableau : commençons au buisson ardent. Moïse garde le troupeau de son beau-père au désert. Il a fui l'Égypte, il a refait sa vie, il pense en avoir fini avec son peuple. Et Dieu lui parle :

> *J'ai vu, oui, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer* (Ex 3, 7-8).

Regardez les verbes : j'ai vu, j'ai entendu, je connais, je suis descendu. Avant de parler, avant de donner la moindre consigne, Dieu voit et il entend. Et il ne reste pas en haut : il descend.

Ce sont les verbes « **écouter** » et « **rejoindre** ».

Puis il appelle Moïse : « Va ! » Et quand Moïse objecte : « qui suis-je pour aller trouver Pharaon ? », Dieu ne lui répond pas : « mais si, tu en es capable ». Il lui répond : « Je suis avec toi » (Ex 3, 12). La réponse de Dieu à notre sentiment d'incapacité n'est pas un compliment. C'est une présence.

C'est le verbe « **appeler** ».

Vient ensuite la sortie d'Égypte, et le désert.

> *Le Seigneur lui-même les précédait, le jour dans une colonne de nuée pour leur ouvrir la route, la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer* (Ex 13, 21).

Dieu ne transporte pas son peuple en Terre promise d'un coup de baguette. Il marche devant. Le peuple doit marcher lui-même, à son pas, avec ses fatigues, ses murmures, ses retours en arrière. Mais il ne marche jamais seul.

C'est le verbe « **conduire** ».

Quand Moïse relit les quarante années de désert, il trouve une image très tendre : « tu as vu le Seigneur ton Dieu te porter, comme un homme porte son fils, tout au long du chemin » (Dt 1, 31). Et le prophète Osée va plus loin encore :

> *C'est moi qui lui apprenais à marcher, en le soutenant de mes bras… Je le guidais avec humanité, par des liens d'amour* (Os 11, 3-4).

Pensez à un père ou à une mère qui apprend à marcher à son enfant. On le tient à deux mains. Puis à une main. Puis on lui laisse un doigt. Puis on le lâche, et on le regarde faire ses premiers pas. Si l'on ne lâche jamais, l'enfant ne marchera jamais. Déjà se dessine le cinquième verbe : **s'effacer**. Dieu porte un temps, pour que l'autre marche lui-même.

Dieu accompagne ses prophètes : Élie à l'Horeb.

Deuxième tableau : un prophète. Élie vient de remporter une victoire éclatante sur le mont Carmel. Mais la reine Jézabel jure de le faire mourir, et le grand prophète s'enfuit au désert. Il s'assoit sous un buisson et dit :

> *Maintenant, Seigneur, c'en est trop ! Reprends ma vie : je ne vaux pas mieux que mes pères* (1 R 19, 4).

Élie est épuisé, découragé, il voudrait mourir. Peut-être avez-vous accompagné des personnes arrivées à ce point-là. Peut-être l'avez-vous connu vous-mêmes.

Que fait Dieu ? Pas de sermon, pas de reproche. Un ange le touche et lui donne du pain et de l'eau. Élie mange, et se rendort. L'ange revient une seconde fois :

> *Lève-toi, et mange, car il est long, le chemin qui te reste* (1 R 19, 7).

Dieu respecte le sommeil et la fatigue. Il donne la force pour la route, mais il ne fait pas la route à la place d'Élie.

Élie marche quarante jours jusqu'à l'Horeb, la montagne de Dieu. Et là, dans la grotte, la parole lui arrive sous la forme d'une question : « Que fais-tu là, Élie ? » (v. 9). Dieu sait très bien ce qu'Élie fait là. Mais il pose une question ouverte, pour que le prophète puisse dire lui-même ce qu'il a sur le cœur. Et Élie vide son sac.

Ce sont les verbes « **écouter** » et « **accompagner** ».

Vient alors la scène célèbre. Un ouragan qui fend les montagnes, mais le Seigneur n'est pas dans l'ouragan. Un tremblement de terre, mais le Seigneur n'est pas dans le tremblement de terre. Un feu, mais le Seigneur n'est pas dans le feu. Et après le feu, « le murmure d'une brise légère », que d'autres traduisent « la voix d'un fin silence » (v. 12). Alors Élie se couvre le visage : Dieu est là.

Dieu ne s'impose pas par le fracas. Il se fait discret, presque silencieux. Et pourtant, il n'a jamais été aussi présent. **S'effacer n'est pas s'absenter.** C'est une manière d'être présent qui laisse de la place à l'autre.

C'est le verbe « **s'effacer** ».

Enfin, Dieu renvoie Élie : « Reprends ton chemin » (v. 15). L'accompagnement ne se termine pas dans la grotte. Il débouche sur une mission.

Dieu accompagne en Jésus : Emmaüs.

Troisième tableau : Dieu accompagne en Jésus. Vous connaissez ce texte par cœur. Je voudrais seulement le relire avec nos cinq verbes.

Le soir de Pâques, deux disciples quittent Jérusalem. Ils tournent le dos à la ville, à la communauté, à leurs espérances.

> *Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux* (Lc 24, 15).

Jésus ne les attend pas à Jérusalem. Il fait la route avec eux, et dans le mauvais sens !

C'est le verbe « **rejoindre** ».

Puis il pose une question : « De quoi discutez-vous en marchant ? » (v. 17). Et il les laisse parler, longtemps. Ils racontent tout, jusqu'à cette phrase :

> *Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël* (Lc 24, 21).

Combien de recommençants arrivent chez nous avec ce « nous espérions » ? Une espérance déçue, une blessure avec l'Église, un deuil, un couple brisé. Jésus n'interrompt pas. Il laisse dire.

C'est le verbe « **écouter** ».

Ensuite seulement, il parle : « partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait » (v. 27). Il ne leur apporte pas une parole étrangère à leur vie. Il relit leur propre histoire à la lumière des Écritures.

C'est le vers « **conduire** ».

Arrivés près du village, « il fit semblant d'aller plus loin » (v. 28). Quelle délicatesse ! Il ne s'impose pas, il attend d'être invité. Et ce sont eux qui disent : « Reste avec nous ». Leur liberté est respectée jusqu'au bout.

À table, il prend le pain, le bénit, le rompt et le leur donne.

> *Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards* (Lc 24, 31).

Ils le reconnaissent, et au même instant il disparaît. Sa présence visible n'est plus nécessaire : ils l'ont reconnu, ils ont le pain, ils ont le cœur brûlant. Et ils repartent, de nuit, vers Jérusalem, vers la communauté, qui les accueille par ces mots : « Le Seigneur est réellement ressuscité » (v. 34). Leur foi est confirmée par l'Église.

C'est le verbe « **s'effacer** ».

Jésus l'avait annoncé : « il vaut mieux pour vous que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous » (Jn 16, 7). Le Christ s'efface pour donner l'Esprit. Son départ n'est pas un abandon. C'est un don.

Dieu accompagne par des médiations humaines.

Dieu accompagne aussi par des hommes et des femmes. Deux figures, rapidement.

Éli et Samuel.

Le texte s'ouvre sur une phrase qui pourrait décrire notre époque : « la parole du Seigneur était rare en ces jours-là » (1 S 3, 1). La nuit, le jeune Samuel entend qu'on l'appelle. Il croit que c'est le vieux prêtre Éli. Trois fois. Le texte précise : « Samuel ne connaissait pas encore le Seigneur » (v. 7). C'est exactement la situation d'un catéchumène.

Éli n'est pas un modèle : ses fils déshonorent le sanctuaire, et il les laisse faire. Il met du temps à comprendre, il ne saisit qu'à la troisième fois. Mais quand il comprend, il ne répond pas à la place de Samuel. Il lui donne les mots pour répondre lui-même : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute » (v. 9). Puis il le laisse seul devant Dieu. Bonne nouvelle pour nous : il n'est pas nécessaire d'être parfait pour aider quelqu'un à entendre Dieu.

Philippe et l'eunuque.

L'Esprit envoie Philippe sur une route déserte. Il court, rejoint le char, et entend l'homme lire le prophète Isaïe. Il ne commence pas par un exposé, il pose une question : « Comprends-tu donc ce que tu lis ? » L'autre répond : « Comment le pourrais-je, s'il n'y a personne pour me guider ? » (Ac 8, 30-31). Et c'est l'eunuque qui l'invite à monter. Philippe part du texte que l'autre est en train de lire, pas d'un programme à lui. C'est l'eunuque qui demande le baptême : « Voici de l'eau : qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » Puis Philippe est emporté par l'Esprit, et l'eunuque « poursuivit sa route, tout joyeux » (v. 39).

Le fruit de l'accompagnement n'est pas un lien de dépendance avec l'accompagnateur. C'est un croyant libre et joyeux.

Reprise : les cinq verbes de Dieu deviennent les nôtres.

Reprenons. **Appeler** : c'est Dieu qui appelle Moïse, Samuel, l'eunuque. L'initiative ne vient pas de nous. **Rejoindre** : Dieu descend, Jésus s'approche, Philippe court. **Écouter** : « j'ai entendu son cri », « que fais-tu là ? », « de quoi discutez-vous ? ». **Conduire** : la nuée, les Écritures ouvertes, le pain rompu, le retour vers la communauté. **S'effacer** : le murmure de la brise, Jésus qui disparaît, Philippe emporté, l'Esprit donné.

Ce sont d'abord des verbes de Dieu. Nous ne les inventons pas. Quand vous accompagnez, vous entrez dans la manière même dont Dieu accompagne son peuple. Vous en devenez les signes, les témoins.

Et l'effacement, le plus difficile, n'est pas une absence. Dieu s'efface pour laisser place à notre liberté : il ne veut pas d'un oui arraché. Il en va de même pour vous. Vous vous effacez devant le Christ et devant la communauté, mais vous n'abandonnez pas. Tout à l'heure, en écoutant sans parler, vous avez touché quelque chose de cela. Nous y reviendrons à la fin.

Pause.

Partie 3 : repères dans l'histoire de l'Église.

Transition.

Ce Dieu qui accompagne, l'Église l'a rendu présent très tôt, par des hommes et des femmes. Je ne vais pas vous faire un cours d'histoire : vingt siècles en un quart d'heure, ce serait l'ouragan d'Élie ! Seulement quatre haltes, pour découvrir que vous êtes les héritiers d'une longue chaîne.

La Tradition apostolique : le témoin de la vie.

Première halte : Rome, au début du IIIe siècle.

Un document, la Tradition apostolique, décrit comment on devient chrétien. Quand un païen se présente, on ne l'interroge pas seulement sur ce qu'il croit. On demande à ceux qui l'amènent de témoigner de sa manière de vivre.

Le catéchuménat peut durer trois ans. Mais le texte précise que ce n'est pas le temps qu'on juge, c'est la conduite. Et avant le baptême, on examine la vie du candidat : a-t-il honoré les veuves ? a-t-il visité les malades ? a-t-il fait le bien ? Ce sont ceux qui l'ont amené qui répondent.

Voilà l'ancêtre de l'accompagnateur : un **témoin**. Il ne fait pas passer d'examen. Il atteste un chemin de conversion. On ne mesure pas le temps passé, mais le chemin parcouru.

Deuxième halte : ***Égérie à Jérusalem - un discernement communautaire.***

A la fin du IVe siècle, une femme, Égérie, fait le pèlerinage de Jérusalem et écrit à ses sœurs restées au pays tout ce qu'elle y voit. Elle raconte qu'avant le Carême, les candidats au baptême donnent leur nom. Le jour venu, l'évêque les interroge un à un, en présence de leurs « pères » et de leurs « mères » : c'est ainsi qu'on appelle ceux qui les accompagnent, les ancêtres de nos parrains et marraines.

Et l'évêque interroge aussi les voisins : mène-t-il une bonne vie ? Respecte-t-il ses parents ? Si le témoignage est bon, on inscrit le nom sur un registre.

Retenez ceci : **personne ne discerne seul**, ni l'évêque, ni l'accompagnateur. C'est un soulagement ! Vous n'avez pas à porter seuls le chemin de l'autre. Vous le portez avec la communauté, et vous la représentez.

Troisième halte : Carthage, vers l'an 400 - ***Augustin : la joie de celui qui transmet.***

Un diacre, Deogratias, chargé d'instruire les candidats, écrit à Augustin. Il est découragé. Il trouve ses propres paroles ennuyeuses, il a l'impression de répéter toujours la même chose.

Augustin lui répond par un petit traité, La catéchèse des débutants. Le cœur de sa réponse, c'est la joie : « Dieu aime celui qui donne avec joie » (2 Co 9, 7). Il lui donne aussi un conseil très concret : commencer par demander à la personne ce qui l'amène, et partir de là. On retrouve Philippe. Et il fait une remarque magnifique : quand nous faisons découvrir à quelqu'un des choses que nous connaissons depuis longtemps, nous les redécouvrons à travers ses yeux, et elles redeviennent neuves pour nous.

Un accompagnateur fatigué n'est donc pas un mauvais accompagnateur. La joie se retrouve souvent au contact de celui qu'on accompagne.

Quatrième halte : ***Vatican II et le RICA : un chemin par étapes, porté par toute la communauté.***

Beaucoup plus proche de nous. Pendant des siècles, le catéchuménat des adultes a presque disparu : on baptisait les enfants. Le concile Vatican II le restaure. La constitution sur la liturgie demande de rétablir un catéchuménat des adultes « par étapes » (*Sacrosanctum Concilium* 64). Et le décret sur l'activité missionnaire précise que ce n'est pas un simple exposé des dogmes et des préceptes, mais une formation à toute la vie chrétienne, dont toute la communauté est responsable (*Ad gentes* 14).

De là est né le rituel que vous connaissez par la pratique : l'Ordo latin de 1972, dont l'édition française actuelle, le Rituel de l'initiation chrétienne des adultes, date de 1997. J'en retiens trois choses pour vous.

D'abord, **un chemin par temps et par étapes** : la première évangélisation, l'entrée en catéchuménat, le temps du catéchuménat, l'appel décisif, le temps de purification et d'illumination avec les scrutins, les sacrements de l'initiation, puis la mystagogie. L'accompagnateur suit donc deux rythmes, celui de la personne et celui de la liturgie, et il les aide à se rencontrer.

Ensuite, **l'affaire de tout le peuple de Dieu**. Le rituel le dit clairement : l'initiation des adultes concerne tous les baptisés. Vous n'êtes pas des spécialistes à qui la paroisse aurait délégué un travail. Vous êtes le visage de la communauté, non son substitut. Le rituel distingue d'ailleurs celui qui présente le candidat à son entrée et le parrain ou la marraine choisi pour l'appel décisif. Vous faites le lien entre la personne et toute la communauté.

Enfin, le rituel consacre un chapitre propre aux **adultes baptisés qui n'ont pas été catéchisés**, et il demande de ne pas les confondre avec les catéchumènes, puisqu'ils sont déjà baptisés. C'est l'origine lointaine de l'accompagnement des recommençants. Nous y reviendrons.

Reprise.

Témoigner, discerner en Église, transmettre avec joie, initier à toute la vie chrétienne : quatre constantes à travers dix-huit siècles. Vous êtes dans cette lignée.

Partie 4 : accompagner aujourd'hui.

Le mot « compagnon ».

Le mot « accompagner » vient de « compagnon », en latin cum-panis : celui avec qui l'on partage le pain. Nous sommes à Emmaüs !

Le compagnon n'est pas un professeur, ni un directeur, ni un guide qui marche loin devant. Il marche à côté, au même pas, et il partage le pain de la route. C'est exactement ce que Dieu fait avec son peuple.

Deux situations distinctes.

Vous accompagnez des personnes qui sont dans deux situations très différentes, et il est important de ne pas les confondre.

Le catéchumène n'est pas encore baptisé. Vous êtes chrétien, il ne l'est pas encore. Son chemin est balisé par le rituel : l'entrée en catéchuménat, l'appel décisif, les scrutins, les sacrements de l'initiation, la mystagogie. Votre rôle est de l'aider à vivre chaque étape de l'intérieur, pour que les rites ne soient pas des formalités, mais de vrais passages. Et attention à ne pas tout miser sur les contenus : le catéchumène n'a pas d'abord besoin d'un cours, mais d'une initiation, c'est-à-dire d'une expérience de vie chrétienne partagée.

Le recommençant, lui, est baptisé. Il est déjà votre frère ou votre sœur dans le Christ. Vous n'avez rien à lui donner qu'il n'ait déjà reçu au baptême. Il s'agit de réveiller, de rouvrir. Il arrive avec une histoire : un catéchisme d'enfance parfois lointain, des années d'éloignement, parfois une blessure ou une colère, son « nous espérions ».

Deux pièges guettent l'accompagnateur-trice. Le premier serait de l'infantiliser, en le traitant comme un enfant du catéchisme. Le second serait de faire table rase, comme si sa vie d'avant ne comptait pas. Or Dieu était déjà là, pendant toutes ces années. Il s'agit de l'aider à relire son histoire, comme Jésus l'a fait sur la route d'Emmaüs.

***Ce que fait l'accompagnateur :* concrètement, que fait un accompagnateur ?**

Il est **avec**. Une présence fidèle et régulière compte davantage que le contenu de ce qu'on dit. Être là, au rendez-vous, c'est déjà annoncer un Dieu fidèle.

Il **permet à l'autre de dire sa joie**. Une question toute simple suffit souvent : « qu'est-ce qui vous a touché depuis notre dernière rencontre ? » La joie de la rencontre avec le Christ grandit quand elle peut se dire.

Il est **témoin de la foi**. Il ose dire simplement : « voilà ce que le Christ a changé dans ma vie ». Sans chercher à prouver ni à convaincre : un témoin n'est pas un avocat.

Il est **témoin du Dieu qui accompagne**. C'est peut-être le plus important. Votre manière d'être présents dit quelque chose de Dieu. Si vous êtes patients, fidèles, discrets, l'autre peut entrevoir un Dieu patient, fidèle, discret. Vous annoncez la Bonne Nouvelle du salut autant par

votre attitude que par vos paroles. Et cette annonce ne consiste pas à apporter Dieu dans une vie d'où il serait absent, mais à aider l'autre à le reconnaître, déjà à l'œuvre dans sa vie.

Il est **témoin de l'Église**, telle qu'elle est, sainte et pécheresse, sans masquer ses blessures. Les recommençants le savent parfois mieux que nous.

Il **fait le lien avec la communauté**. Quand Saul arrive à Jérusalem après sa conversion, tous ont peur de lui. Barnabé le prend avec lui, le conduit aux apôtres, et raconte son chemin (Ac 9, 26-27). Présenter l'accompagné, l'accompagner à la messe, l'introduire auprès des autres : vous êtes des Barnabé.

Enfin, il est **attentif à l'œuvre de l'Esprit**. Comme Éli, il aide l'autre à reconnaître ce que Dieu fait dans sa vie. Une grille toute simple peut y aider, en quatre questions : qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce que j'ai ressenti ? qu'est-ce que Dieu me dit à travers cela ? à quoi m'appelle-t-il ?

Éléments pratiques.

La juste distance. L'accompagnement crée une proximité : c'est sa force, et c'est aussi son risque. Cette distance est d'abord **physique** : rencontrez-vous dans des lieux paroissiaux ou visibles, et évitez l'isolement prolongé. Ce n'est pas une marque de soupçon. C'est une protection, pour l'autre et pour vous. Elle est aussi **affective** : si l'accompagné ne peut plus se passer de vous, quelque chose ne va pas. Soyez attentifs aux cadeaux et aux questions d'argent. Elle est enfin **spirituelle** : ne cherchez pas à faire entrer l'autre dans votre propre sensibilité, votre mouvement, votre manière de prier. L'accompagné appartient au Christ, pas à nous.

Les limites du rôle. Vous n'êtes ni confesseur, ni thérapeute, ni directeur spirituel. Savoir dire « cela, il faudrait en parler avec le prêtre », ou orienter vers une personne compétente, ce n'est pas un échec. C'est encore une manière de s'effacer.

La confidentialité. Ce qui vous est confié reste confié. Avec une limite claire : si une personne est en danger, en particulier un mineur, on ne garde pas le secret. On en parle au prêtre ou au responsable.

Les vertus. Quatre vertus me semblent essentielles : l'humilité, la prudence, la régularité, la patience. Rappelez-vous la patience de Dieu, quarante ans au désert ! J'en ajouterais deux. La **joie**, que recommandait Augustin. Et l'**effacement**, celui de Philippe, et celui de Jean-Baptiste : « Lui, il faut qu'il grandisse ; et moi, que je diminue » (Jn 3, 30).

Ces vertus rejoignent nos cinq verbes. On ne peut pas écouter sans humilité. Et l'on ne peut pas s'effacer sans joie.

Partie 5 : récapitulation.

Vos verbes et les cinq verbes de Dieu.

Ce matin, dans vos groupes, vous avez retenu des verbes pour dire le témoignage que vous aviez entendu. Vous les avez choisis avant d'entendre les cinq verbes de la méditation. Regardons maintenant ce qu'ils deviennent.

Les rapporteurs énumèrent les verbes retenus.

Vous le voyez : vous saviez déjà. Ce que vous vivez dans votre accompagnement, c'est ce que Dieu fait avec son peuple depuis le buisson ardent. Je ne vous ai rien appris que vous ne viviez déjà. J'ai seulement essayé de vous montrer d'où cela vient.

On voit aussi que vous avez cité d'autres verbes comme prier, attendre, accueillir, encourager, etc. Ces verbes nous rappellent que l'enseignement ne dit pas tout. L'expérience des accompagnateurs a, elle aussi, quelque chose à apprendre à l'Église. Et vous pourriez sans doute retrouver chacun de ces verbes dans la manière dont Dieu agit dans l'Écriture.

Se taire pour laisser l'autre exister, ce n'est pas rien : cela coûte. C'est précisément là que se joue l'essentiel.

L'accompagnement comme acte théologique.

Pour finir, une conviction. L'accompagnement n'est pas d'abord une technique, ni même un service rendu à la paroisse. C'est un acte théologique, et cela pour trois raisons.

D'abord, **il se joue à trois** : vous, la personne que vous accompagnez, et Dieu qui l'appelle et qui agit en elle par son Esprit. Vous n'êtes pas la source de cette rencontre. Vous en êtes le témoin et le serviteur. Elle ne vous appartient pas, et c'est une libération.

Ensuite, **il est un acte d'Église**. À travers vous, c'est l'Église qui engendre de nouveaux enfants et qui réaccueille ceux qui reviennent. Vous n'agissez pas en votre nom propre. Vous êtes envoyés.

Enfin, **il prolonge la manière de faire du Christ**. Sur la route d'Emmaüs, le Ressuscité s'est fait compagnon de route. Accompagner, c'est faire pour un autre ce que le Christ a fait pour ces deux disciples.

Ce qui coûte : se faire proche sans prendre la place.

Et c'est là que je voudrais terminer. Nous l'avons vu tout au long de la matinée : Dieu s'efface. Non pour s'absenter, mais pour laisser place à notre liberté. Il ne veut pas d'un oui arraché. Et lorsque la liberté humaine lui dit oui, elle le laisse être proche, et elle se fait proche à son tour. C'est ainsi que Dieu devient notre prochain : en Jésus, il s'est fait notre frère.

Souvenez-vous de la question de Jésus après la parabole du bon Samaritain : « lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? » (Lc 10, 36). Le prochain n'est pas celui qui est près. C'est celui qui se fait proche.

Vous, accompagnateurs, vous entrez dans ce mouvement. Vous vous faites proches, puis vous vous effacez, pour que l'autre dise lui-même son oui à Dieu. **C'est ce qui coûte.** Vous l'avez éprouvé ce matin, en quelques minutes d'écoute silencieuse. Mais c'est précisément là que vous ressemblez à Dieu.

Envoi vers la messe.

Un dernier mot. « Compagnon », c'est celui avec qui l'on partage le pain. Dans quelques minutes, nous allons partager le Pain de vie. C'est là que nous devenons vraiment compagnons : compagnons les uns des autres, et compagnons de Celui qui marche avec nous.

Merci de votre écoute patiente.

Père Jean-Yves PAYET